

# L'ANCIEN GUIGNOL

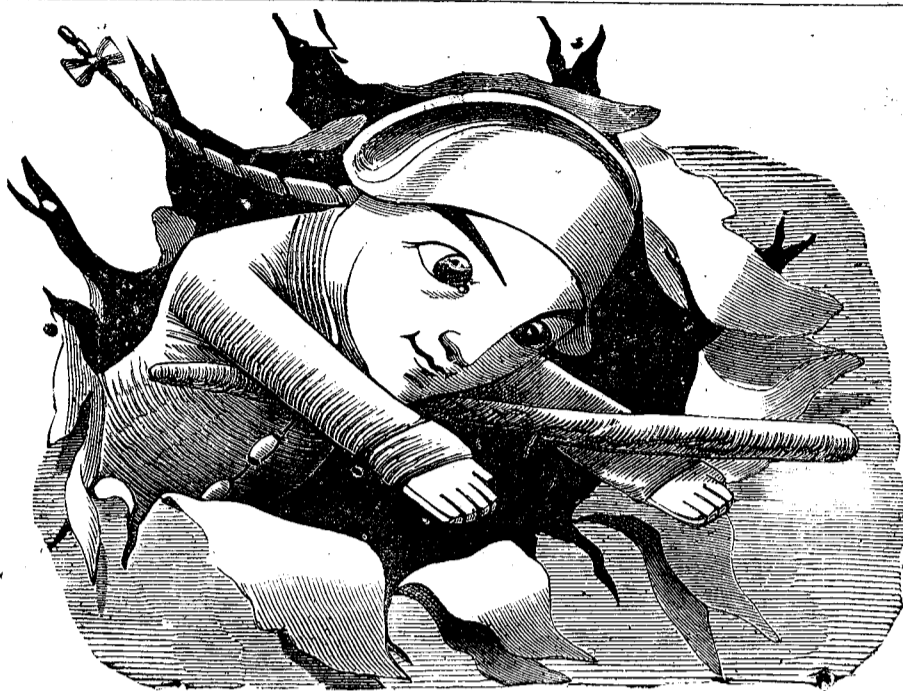
Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
A LYON  
44, Rue de la République, 44  
BOITE DANS L'ALLÉE

VENTE EN GROS  
1, Rue de Jussieu, 1  
et chez tous  
les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues  
A l'Agence de Publicité V. FOURNIER  
Rue Confort, 14

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



RÉDACTEUR EN CHEF  
GEORGES LETELLIER

## ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
France. . . . .	5 fr.	10 fr.
Etranger, port en sus.		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

## VICTOR HUGO

*Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte.  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,  
Et du premier consul déjà, par maint endroit,  
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.  
Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,  
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,  
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois,  
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix.  
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,  
Abandonné de tous, excepté de sa mère,  
Et que son cou ployé comme un frêle roseau  
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.  
Cet enfant que la vie effaçait de son livre  
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,  
C'était moi...*

(Feuilles d'automne).

## LE POÈTE

Eh bien ! le siècle est débouché. Nous allons savoir si les hommes qui attendaient cet événement avec une impatience hautaine, à eux tous, seront de taille à combler l'ouverture, et s'il en est un des leurs pour donner son nom au siècle qui vient. La rude bûcheronne a abattu le chêne le plus dru de la forêt littéraire, gigantesque comme le tuba

*Qu'un cheval au galop met toujours en courant  
Cent ans à sortir de son ombre.*

Hugo est mort autant qu'Hugo peut mourir.

Il n'est point des défunts dont on fait l'éloge. Nous sommes là, devant ce mort, stupides, si entièrement conquis par l'ensemble d'une œuvre aux contours indécis, que nous ne trouvons pas de mots pour nous exprimer. Les rimes du poète sont les seules immortelles que nous puissions effeuiller aujourd'hui.

« 1 heure 30. — Victor Hugo vient de mourir ! » On lit cette ligne, on l'a relit et l'on a comme la sensation d'un grand vide. Ce n'est pas un homme qui s'en va, c'est une époque qui disparaît. Il restait le dernier du combat, général survivant à son armée. Lui, debout, symbole et drapeau, il semblait qu'elle demeurerait entière la légion qui sonna la diane du Verbe dans le cor d'Hernani.

Hugo synthétisait un temps. Adolescent, à l'aube du siècle, il avait reçu sur les lèvres des vétérans la recette des luttes épiques ; les acteurs de l'épopée révolutionnaire lui avaient conté les farouches batailles de la tribune, les défis, les apostrophes, les éclairs. Il avait grandi dans le monde mêlé de la Restauration, « enfant sublime, » fêté, choyé, caressé, entre les éloges de Chateaubriand et les sarcasmes de Gustave Planche.

Puis sonnèrent les éclatantes fanfares de 1830. Alors, les crinières olympiennes jetèrent d'homériques défis aux classiques perruques. On se mesurait du style et Hugo

apprit aux siens à assouplir le vers comme une dague qui siffle, ploie, tranche et scintille. Il délivra le rythme enchaîné par Boileau, il donna à l'harmonie la clef des champs et fit sonner franchement le carillon des rimes.

Quand nous sommes arrivés, les jeunes, la bataille était gagnée. et déjà bien des combattants manquaient à l'appel. Le temps des belles fièvres était passé. On ne discutait plus : on admirait ; mais la poésie de Hugo avait gardé pour nous une captivante odeur de poudre et nous la récitation pour nous aguerrir.

Elle nous séduisait cette muse vêtue de pourpre, parée des plus riches bijoux de la langue, non plus marmoréenne comme il y avait trente ans, mais vivante, bien en chair, quoique surhumaine encore. A la forme prestigieuse, neuve, hardie, audacieuse, elle alliait nous ne savons quoi de profond qui faisait penser. Pas un vers qui ne tintât pour une idée, pas une ligne qui ne correspondît à un problème. Nous restions penchés au-dessus de ces œuvres comme au-dessus d'un abîme, sentant sourdre en nous un monde de sensations inconnues. Même parmi ceux-là qui nous jetèrent en pâture tout le sang de leur cœur, nul ne nous obligea à ces retours sur nous-mêmes.

Victor Hugo nous contraignit à méditer. Ces images qui se succèdent, capricieuses, rayonnantes, fixent la pensée, d'abord vague, obscure, et le jour se fait dans la nuit du cerveau. Obliger l'homme à connaître l'homme : ne point l'éblouir pour le plaisir des yeux, mais attirer son regard sur l'inexploré ; l'intéresser à sa propre lutte avec la lutte géante d'autres hommes déifiés par l'horrible ou le sublime ; lui traduire les plaintes des océans, les sanglots des forêts, les clamours des foules ; l'arrêter, haletant, à mi-chemin de la fiction et du réel ; l'ébranler par le heurt étrange des antithèses, telle fut la tâche qu'Hugo s'imposa.

Ils s'abusent ceux qui la disent stérile, ne voulant voir dans le poète qu'un décorateur et un costumier. Il aurait pu n'être qu'un coloriste, sa palette lui offrait d'inépuisables ressources ; il ne tenait qu'à lui de draper des mannequins qui nous eussent semblés de grands seigneurs ; sans effort, il nous eût fait prendre des vers luisants pour des lanternes ; mais il estima que sa fonction était plus haute et, rigide, chanta la pitié ; sans passion, exalta la femme ; sans avoir la bonté enthousiaste, descendit vers les humbles.

Déjà, les gourmets, depuis longtemps habitués aux splendeurs du festin, font des digues et tracent sa portion à la postérité. Gens de goût et quasi tous orfèvres de profession, ils ne cachent point que le temps respectera surtout les œuvres dont la forme châtiée, sévère, impeccablement belle, n'impose pas encore au style les métamorphoses prodigieuses mais inattendues et violentes. Ils disent leur préférence pour les œuvres de la pleine maturité qui semblent taillées dans des marbres gigantesques.

C'est se hâter que classer si vite. Nous avons peine à distinguer le périssable dans ce tout colossal, dans cet entassement titanésque. Lentement on analysera les détails, on retranchera, on retranchera beaucoup. Mais qu'importe le choix ? Dans cette œuvre l'humanité trouve son compte. Ce que l'un laisse l'autre le prend.

Les lettrés font leur part ; le peuple fait la sienne des livres de l'exil ; c'est de là que date le commerce du poète avec la foule. Les hasards de la lutte le forcent à couvoyer

les insurgés de la vie. Ce n'est plus la mêlée où ne saignent au soleil des rampes que les gilets rouges des Jeunes-France, où l'on se défie à coups d'alexandrins, mais la fournaise des intérêts avec le droit en face de la force. Et l'amuseur de l'azur patauge dans la boue de la réalité, tournant vers les vaincus de la misère la pitié inconsciente qu'il exhale en vers si bien frappés pour les vaincus de la gloire.

Pour prix de sa plaidoirie, les misérables lui ont donné la popularité bruyante qui plaisait à sa vanité ; sa vieillesse a été bercée par le murmure flatteur de l'océan humain. Ne présentant qu'à demi quels chefs-d'œuvre sont les *Feuilles d'automne*, mais connaissant par cœur les *Châtiments*, se souciant peu de l'homme caché sous le masque du poète — triomphante apothéose — tout un jour, cette foule acclama le Dante moderne qui avait deviné ses souffrances et traduit ses colères.

La popularité des masses est décevante, dit-on. Quand la froide raison et le simple bon sens auront fait table rase des boursoufflures, on verra bien ce qu'il restera. Il restera un nom dans le temple et un nom dans la rue. Les obscurs gardent la reconnaissance de ceux qui les servirent. Victor Hugo les servit dans son œuvre michel-angéscue. C'est pourquoi jamais, à travers la légende des siècles, n'aura défilé cortège comparable au sien.

OCTAVE LEBESGUE.

## AU PANTHÉON

Les funérailles de Victor Hugo seront faites aux frais de l'Etat. Elles seront imposantes et dignes du mort. Le monde entier fera cortège au poète endormi. Il n'est point de front qui puissent rester couverts devant ce cercueil. Hugo fut à tous et à personne. Esclave de son enthousiasme, il ne chanta jamais que ce qu'il aime et il aime beaucoup. La royauté lui doit ses plus belles odes, l'Empire ses plus éclatantes strophes, la République ses plus sanglantes satires, le peuple ses plus magnifiques plaidoyers.

Son char mortuaire traversera bientôt Paris en deuil. Où mènera-t-on ses cendres ? Au Panthéon.

Il faut que ce soit au Panthéon. Nous possédons un temple qui a des faux airs de grec et dont le fronton a été sculpté par David. On y a gravé cette devise : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ! » Dans les caveaux sont les cendres de Rousseau et de Voltaire, et si Mirabeau n'y repose point, en dépit du vœu de la Constituante, c'est qu'il en fut trouvé indigne lorsqu'on sut mieux ce que le grand tribun cachait de félonie.

Le Panthéon serait demeuré le cimetière de nos gloires, la sépulture du génie, si la réaction n'en avait décidé autrement. On a rendu à sainte Geneviève une église et on a enlevé un temple à la nation. Le prêtre officie et l'encens de la messe enfume la place qu'occupèrent nos philosophes. On a livré les murailles aux peintres ; ils les ont ornées de fresques religieuses qui feraient s'agenouiller

Trochu. Puvis de Chavannes et Jean-Paul Laurens ont raconté en couleur la vie de notre « patronne ».

Ce n'est que tronc pour neuvaines, confessionnaux, bénitiers, suisses faisant sonner la hallebarde, bedeaux tendant le goupillon, vieilles qui s'usent les lèvres à prier ! Le Panthéon, c'est l'église Sainte-Geneviève ; nous voulons que l'église Sainte-Geneviève redevienne le Panthéon.

Victor Hugo est mort : l'occasion est unique de rendre ce monument au culte — au culte vrai des grands hommes. Lorsque furent jetées au vent les cendres de Marat, on décida que les caveaux ne s'ouvriraient aux citoyens illustres que dix ans après leur mort. La précaution était bonne. En dix ans, plus d'une gloire dut en rabattre. Mais pour Victor Hugo, l'épreuve n'est pas nécessaire. Son immortalité date de longtemps. L'arrêt de l'opinion ne saurait être cassé par la postérité. Son œuvre, dans son ensemble, subira les atteintes du temps, elle sera classée mais non diminuée.

Les noms survivent aux œuvres. Victor Hugo vivra dans ses œuvres et dans son nom. Il ne fut pas seulement le révolutionnaire de la forme, il fut un grand penseur : qui le lit, médite. Les problèmes qu'il agita, les dualités sociales qu'il dépeignit, quoique transfigurées et défigurées, font s'arrêter la foule sur ses livres. Il est un remueur d'idées. Il agite confusément le chaos des sensations humaines ; il ne voit pas juste, il voit trop grand, mais il touche en nous une fibre discrète qui tressaille.

Un tel génie n'a pas à redouter le revirement des lendemains. Il a depuis longtemps conquis, plume haute, sa dalle au Panthéon.

Curés, faites place. Débarrassez cet asile de vos dieux, que nous y puissions mettre nos hommes. Le Christ tombé des murs de nos écoles ne doit pas plus longtemps barricader de ses bras en croix la porte du temple civique. Nous confondons nos écrivains, nos artistes parmi les morts anonymes. Il en est pourtant qui ont droit aux hypogées à l'abri des corruptions.

La presse républicaine est unanime sur ce point. « De l'autre côté de la Manche, dit la France, l'église de Westminster offre un asile aux cendres de tous les Anglais dont la patrie est fière. Les princes et les orateurs, les poètes et les artistes reposent dans la même enceinte, et la reconnaissance publique efface le souvenir des luttes et des querelles passées, rapproche ceux que la vie avait séparés et mis aux prises. L'admiration de la postérité les réconcilie. L'histoire fait la paix. »

Nous n'avons pas de princes à qui faire des funérailles nationales, mais nous avons des citoyens à qui la Patrie est reconnaissante. Il appartient à l'Etat de leur rendre une sépulture. La réaction criera. Que nous importent les clameurs de ceux qui ne se servirent du Panthéon que pour y fusiller Millière sur les marches ?

GEORGES LETELLIER.

## Le Manteau impérial

O vous dont le travail est joie,  
Vous qui n'avez pas d'autre proie  
Que les parfums, souffles du ciel,  
Vous qui fuyez quand vient décembre,  
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre  
Pour donner aux hommes le miel.

Chastes buveuses de rosée,  
Qui, pareilles à l'épousée,  
Visitez le lis du coteau,  
O sœurs des corolles vermeilles,  
Filles de la lumière, abeilles,  
Envolez-vous de ce manteau !

Ruez-vous sur l'homme, guerrières !  
O généreuses ouvrières,  
Vous le devoir, vous la vertu,  
Ailes d'or et flèches de flamme,  
Tourbillonnez sur cet infâme,  
Dites-lui : « Pour qui nous prends-tu ? »

« Maudit ! nous sommes les abeilles !  
« Des chalets ombragés de treille  
« Notre ruche orne le fronton ;  
« Nous volons, dans l'azur écloses,  
« Sur la bouche ouverte des roses  
« Et sur les lèvres de Platon.

« Ce qui sort de la fange y rentre.  
« Va trouver Tibère en son antre

« Et Charles IX sur son balcon.  
« Va, sur ta pourpre il faut qu'on mette  
« Non les abeilles de l'Hymète,  
« Mais l'essaim noir de Montfaucon ! »

Et percez-le toutes ensemble,  
Faites honte au peuple qui tremble,  
Aveuglez l'immonde trompeur,  
Acharnez-vous sur lui, farouches,  
Et qu'il soit chassé par les mouches,  
Puisque les hommes en ont peur.

Jersey, juin 1853.

(Les Châtiments.)

## Dans le Cirque

Le lion du Midi voit venir l'ours polaire.  
L'ours court droit au lion grince et, plein de colère,  
L'attaque, plus grondant que l'autan nubien.  
Et le lion lui dit : Imbécile, c'est bien.  
Nous sommes dans le cirque et tu me fais la guerre.  
Pourquoi ? Vois-tu là bas cet homme au front vulgaire ?  
C'est un nommé Néron, empereur des Romains.  
Tu me combats pour lui. Saigne, il battra des mains.  
Nous ne nous gênions pas dans la grande nature,  
Frère, et le ciel sur nous fait la même ouverture,  
Et tu ne vois pas moins d'étoiles que je n'en vois.  
Que nous veut donc ce maître assis sur un pavois ?  
Il est content. et nous, nous mourons par son ordre ;  
Et c'est à lui de rire, et c'est à nous de mordre.  
Il nous fait massacrer l'un par l'autre ; et pendant,  
Frère, que mon coup d'ongle attend ton coup de dent,  
Il est là sur son trône, il nous regarde faire.  
Nos tourments sont ses jeux ; il est d'autre sphère,  
Frère, quand nous versons à ruisseaux notre sang  
Il appelle cela de la pourpre. Innocent,  
Niais, viens m'attaquer. Soit Mes griffes sont prêtes ;  
Mais je pense et je dis que nous sommes des bêtes  
De nous entretuer avec tant de fureur,  
Et que nous ferions mieux de manger l'empereur.

(L'Année terrible.)

## L'Enfant

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille  
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille  
Fait briller tous les yeux.  
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,  
Se dérident soudain en voyant l'enfant paraître  
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil ou que novembre  
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre  
Les chaises se toucher.  
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire  
On rit, on se récrie, on l'appelle et sa mère  
Tremble à le voir marcher.

... Enfants, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine  
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine  
Quand vous la respirez ;  
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures  
S'empressent pour vous seuls de suaves murmures  
Et de rayons dorés.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,  
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,  
N'ont pas mal fait encor ;  
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,  
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange  
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.  
Vos pieds tendres et purs n'ont pas l'âge où l'on marche,  
Vos ailes sont d'azur.  
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.  
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,  
Ame ou rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,  
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,  
Ses pleurs vite apaisés,  
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,  
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie  
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,  
Frères, parents, amis et mes ennemis même  
Dans le mal triomphants,  
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,  
La cage sans oiseaux ; la ruche sans abeilles,  
La maison sans enfants.

Mai 1830.

(Les Feuilles d'Automne.)

## La Conscience

Lorsque, avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,  
Echeclé, livide, au milieu des tempêtes,  
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah  
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva  
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;  
La femme fatiguée et ses fils hors d'haleine  
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre et dormons ! »  
Caïn ne dormant pas, songeait aux pieds des monts,  
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,  
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,  
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.  
« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement,  
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,  
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.  
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.  
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,  
Furtif, sans regarder devant lui, sans trêve,  
Sans repos, sans sommeil, il atteignit la grève  
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.  
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.  
Restons-y Nous avons du monde atteint les bornes. »  
Et, comme il s'asseyait il vit dans les cieux mornes  
L'œil à la même place au fond de l'horizon.  
Alors il tressaillit, en proie au noir frisson.  
« Cachez-moi ! » cria-t-il, et, le doigt sur sa bouche,  
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.  
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont  
Sous des tentes de poil dans le désert profond ;  
« Etends de ce côté la toile de ta tente. »  
Et l'on développa la muraille flottante ;  
Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb,  
« Vous ne voyez plus rien ! » dit Tsilla, l'enfant blond,  
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;  
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »  
Jubal, père de ceux qui courent dans les bourgs  
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,  
Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »  
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.  
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »  
Henoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours  
Si terrible que rien ne puisse approcher d'elle.  
Bâtissons une ville et nous la fermerons. »  
Alors, Tubalcain, père des forgerons,  
Construisit une ville énorme, surhumaine.  
Pendant qu'il travaillait, ses frères dans la plaine  
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth,  
Et crevèrent les yeux à quiconque passait ;  
Et le soir on lançait des flèches aux étoiles.  
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,  
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer  
Et la ville semblait une ville d'enfer !  
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;  
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;  
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer »  
Quand ils eurent fini de clore et de murer,  
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;  
Et lui restait lugubre et hagard. « O mon père !  
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.  
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »  
Alors, il dit : « Je veux habiter sous la terre,  
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;  
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »  
On fit donc une fosse et Caïn dit : « C'est bien ! »  
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;  
Quand il fut assis sur sa chaise dans l'ombre  
Et qu'il eut sur son front fermé le souterrain,  
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

(La Légende des Siècles.)

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.  
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil.  
Chio, qu'ombrageaient les charmes,  
Chio, qui dans les flots reflétait les grands bois,  
Ses coteaux, ses palais, et le soir, quelquefois  
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert: mais non, près des murs noircis  
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,  
Courbait sa tête humiliée.  
Il avait pour asile, il avait pour appui  
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui,  
Dans le grand ravage oubliée.

Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux!  
Hélas! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus  
Comme le ciel et comme l'onde,  
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,  
Passe le vif éclair de la joie et des jeux  
Pour relever ta tête blonde.

Que veux-tu bel enfant, que te faut-il donner  
Pour rattacher gaiement et gaiement ramener  
Les boucles sur ta blanche épaule?  
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,  
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,  
Comme les feuilles sur le saule!

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?  
Est-ce d'avoir ce lis bleu comme tes yeux bleus,  
Qui d'Iran borde le puits sombre?  
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,  
Qu'un cheval au galop met toujours en courant  
Cent ans à sortir de son ombre.

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,  
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,  
Plus éclatant que les cymbales?  
Que veux-tu? fleur, beau fruit ou l'oiseau merveilleux?  
« Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,  
Je veux de la poudre et des balles. »

Juin 1828.

(Les Orientales.)

### Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande

J'aime le carillon dans tes cités antiques,  
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,  
Noble Flandre, où le Nord se réchauffe engourdi  
Au soleil de Castille et s'accouple au Midi!  
Le carillon c'est l'heure inattendue et folle,  
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,  
Apparaître soudain par le trou vif et clair  
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.  
Elle vient secouant sur les toits léthargiques  
Son tablier d'argent plein de notes magiques,  
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyés,  
Sautant à petits pas comme un agneau joyeux,  
Vibrant, ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible;  
Par un frêle escalier de cristal invisible,  
Effarée et dansante, elle descend des cieux;  
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,  
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,  
Entend de marche en marche errer son pied sonore.

Malines, août 1837.

(Les Rayons et les Ombres.)

## LE MORT

On prépare les obsèques nationales du poète. Ça marche comme sur des roulettes. Il y a cinq ans que tout est prêt. Victor Hugo, entré vivant dans l'immortalité, eût pu, avec un peu de bonne volonté, comme Charles-Quint, assister à ses funérailles. Chacun à part soi avait son petit projet. Ainsi, le lendemain de l'enterrement de Gambetta, M. Lepelletier proposa l'ordre et la marche de l'enterrement de Victor Hugo. C'était un peu se hâter, mais il tenait à prendre date. Il proposait qu'on voilât les reverbères et qu'on fit, si je m'en souviens bien, les funérailles de nuit.

Tout le monde n'a pas eu sa franchise. Des roublards ont ruminé quelque nouveauté funéraire, se gardant bien de s'en ouvrir à leurs amis. La dame qui eut l'idée de couper toutes les fleurs du jardin et de les semer à travers la chambre mortuaire, n'a pas exprimé une douleur banale et spontanée. Ce mouvement fut médité en silence; ce désespoir sent l'étude.

L'idée de mettre Victor Hugo sous l'Arc de Triomphe n'est pas née non plus spontanément dans la cervelle de M. Allain-Targé. Ce brave ministre qui lève le coude, à ce que disent ses plus proches, eût de préférence choisi une tonnelle. Quelqu'un lui a conseillé l'Arc de Triomphe. Du reste, Victor Hugo n'alla loger avenue d'Eylau que pour

être à proximité du monument sur la base duquel on oublia le nom de son père.

On va l'exposer sur un catafalque, le visage découvert. Ce projet est téméraire et fort irrespectueux. L'enveloppe humaine est pourrissable. Un de nos confrères se demande si l'on va exposer ce cadavre flétri aux yeux de la foule: « La nature implacable qui se moque des gloires et des religions, poursuit son œuvre destructive, déforme peu à peu le cadavre couché là-bas, dans la petite chambre de l'avenue Victor-Hugo. La peau a pris une teinte terreuse de plâtre sale où la barbe met seule sa tache blanche. L'embaumement incomplet n'a pas arrêté la décomposition qu'active cette lourde température d'orage.

« Et l'on ne reconnaîtrait plus maintenant, dans ces orbites caves d'où les prunelles ont disparu, dans ce nez aux narines serrées, ces joues décolorées et gonflées, la tête modelée comme une médaille antique et qu'il était impossible d'oublier, ne l'eût-on aperçue qu'une fois en passant. »

Si l'on tient à exposer le poète à l'air libre, il faudra le maquiller de tons artificiels, le repeindre, boucher les plis que creuse la mort, masquer les teintes de la décomposition. Ce sera une triste toilette qu'on pourrait bien lui éviter.

Est-il si nécessaire de traiter Victor Hugo comme l'étiquette voulait que fussent traités les rois de France? La vue de cette figure ravagée ne produira sur la foule qu'une impression pénible. Ne vaudrait-il pas mieux le déposer dans sa bière? Quand nous rendons visite à nos morts, ils ne nous montrent pas leur visage, et cependant nous les voyons tels que nous les avons vus ou tels que nous les supposons.

Qu'importe à la foule de voir la chair de l'homme qui lui donna tant de sensations exquises? Elle le connaît dans sa chair immortelle, vivant dans son œuvre. Elle se fait un idéal du vieillard, très chauve, aux yeux profonds et doux, au front puissant. Lui semblera-t-il plus grand lorsqu'elle l'aura vu couché dans son cercueil, cadavre déjà à demi putréfié, les orbites caves sans prunelles, les joues tendues, la peau terreuse?

Ne serait-il pas plus respectueux d'épargner à la dépouille de Victor Hugo de montrer le spectacle si triste des ravages de la mort?

Le poète avait sa coquetterie. Ses familiers savent quel orgueil il éprouvait de sa verdeur; même aux heures de l'agonie il avait souci de montrer qu'il était vigoureux. S'il eût prévu que, la décomposition venue, son visage fût exposé aux regards des curieux, même des fidèles, il eût prié ses amis de clouer sa bière.

La cérémonie ne perdra rien de sa grandeur parce que le catafalque sera clos. Ce n'est pas l'homme pour l'homme dont la France porte le deuil aujourd'hui, c'est le penseur qui défia les puissants et qui sourit aux humbles.

Vous pouvez nous cacher son visage que la putréfaction décompose: il nous reste ses œuvres: monument de granit à l'abri des injures du temps.

GNAFRON.

### TOUT CE QUI BRILLE N'EST PAS OR

Oh! non, surtout à ce beau 6° d'artillerie qui a l'honneur de posséder deux officiers dont le « Lyon-Républicain » nous raconte les exploits. Ces deux messieurs(?), qui auraient dû naître au moyen âge ont attaché, au bât d'un mulet, un malheureux soldat qui ne pouvait plus marcher, et lui ont fait ainsi parcourir les douze kilomètres qui séparent Eybens de Vizille (près de Grenoble)!

Loin de rougir de leur infamie, digne de marchands d'esclaves, ces brutes galonnées se seraient vantées de faire pire à l'étape suivante! Aussi une protestation signée des notables du pays a provoqué une enquête dont le corollaire sera, nous l'espérons, la comparution de ces deux sauvages en Conseil de guerre.

Ces sortes de tribunaux, composés de juges inégaux en grades (dépendant par conséquent du président du Conseil) et triés ad hoc sur le volet par l'autorité militaire ne nous inspirent aucune confiance, car ils n'appliquent que rarement l'art. 229 du Code militaire, article punissant de deux mois à cinq ans de prison le supérieur qui frappe son subordonné sans motif légitime.

Les faits de cette nature nous prouvent chaque jour que les tribunaux militaires ou maritimes ont fait leur temps, et qu'il y aurait urgence à déférer tous les crimes et délits, sans distinction de leurs auteurs, à la cour d'assises.

### NOUVELLE A LA MAIN

Fin de noce.

La mère de l'ingénue, femme méridionale, démonstrative, et ne sachant rien dire sans accompagner sa parole d'une pantomime vive et animée, n'a pas le temps de se trouver seule avec sa fille avant le moment de la séparation.

Elle la rejoint enfin dans un coin de la salle de bal.

— ... Mon enfant... un instant d'entretien est indispensable.

L'ingénue, souriant:

— Oui, c'est l'usage. Mais, tu sais, on nous regarde. Parle sans gestes!

## 2<sup>E</sup> CONCOURS NATIONAL DE TIR

23, boulevard Poissonnière

Permettez-nous de faire appel à vos sentiments bien connus pour une œuvre d'éducation patriotique: l'organisation des concours nationaux de tir.

Chacun sait le rôle considérable que réserve au tirailleur, sur le champ de bataille, la tactique nouvelle. Mais si, dans les anciennes armées, les bons tireurs se rencontraient en assez grand nombre, nos soldats, aujourd'hui, ne restent pas assez longtemps sous les drapeaux pour se perfectionner dans l'art particulièrement difficile du tir.

Il importait donc que les jeunes gens fussent initiés, avant leur arrivée au régiment, aux premiers éléments des exercices de tir; il n'était pas moins essentiel que les réservistes et les territoriaux eussent les moyens de continuer, loin de la caserne, ces exercices où l'on ne devient habile qu'à la condition de s'astreindre à une pratique non interrompue.

Les Sociétés de tir, dont le nombre augmente tous les jours, ont heureusement résolu le problème.

Mais les Sociétés de tir vivent trop isolées les unes des autres, et leur bon fonctionnement exige qu'elles établissent entre elles des liens intimes; leur but étant commun, il faut, pour stimuler leur zèle, leur donner l'occasion de se rencontrer et de se mesurer dans des réunions solennelles qui les rassemblent toutes.

Les concours nationaux annuels n'ont pas d'autre objet. Déjà, un premier concours national a eu lieu l'année dernière à Paris. Plus de 60,000 tireurs s'y sont donné rendez-vous et plus de 500,000 coups de fusil ont été tirés. Un tel début ne demandait-il pas que la tentative fût continuée et que l'on essayât de faire, à l'exemple de la Suisse, de cette fête des tireurs une institution définitive?

Nous l'avons pensé, quelque lourde que dût être la tâche, quelques sacrifices d'argent qu'il fallût réclamer; et, sans tenir compte de nos opinions réciproques, voulant prouver que l'idée supérieure de Patrie domine toutes nos divergences, nous nous sommes réunis pour assurer, par une souscription, l'organisation et le succès de l'œuvre dont nous venons de vous indiquer la haute portée.

Vous penserez comme nous et vous voudrez vous associer à nos patriotiques efforts en nous adressant votre offrande personnelle et les offrandes que vous aurez pu recueillir auprès de vos amis.

#### LE COMITÉ DE PATRONAGE:

Présidents d'honneur,

MM. VICTOR HUGO et FERDINAND DE LESSEPS

Présidente,

Madame ADAM

Vice-Présidents,

MM. EDMOND DOLFUS, Président de la Société de Tir du XVI<sup>e</sup> arrondissement; RAOUL DUVAL, Député.

## CHRONIQUE DU POULAILLER

### GRAND-THÉÂTRE

Deux jours encore et le Grand-Théâtre va fermer ses portes; la troupe de M. Simon donnait, dimanche, sa dernière représentation avec le *Prince Zilah*, et en attendant de retourner aux Célestins, notre troupe de comédie est chargée de clôturer la saison.

La prochaine campagne d'opéra promet d'être aussi brillante que celle qui vient de prendre fin; nous connaissons déjà les engagements de MM. Meick et Massart, comme ténors, Delras comme baryton et Queyrel comme basse: si tout va aussi bien du côté des femmes ce sera superbe, c'est ce que nous apprendra le mois d'octobre.

**CÉLESTINS**

L'opérette se prépare à plier bagages et dimanche soir on donnera *les Cloches* pour la clôture; car on les a reprises ces éternelles *Cloches de Corneville* qui ont gagné à leur auteur une si grosse fortune.

L'interprétation est assez bonne avec M<sup>me</sup> Montbazou dans le rôle de Serpolette, M<sup>lle</sup> Sivori dans celui de Germaine, Jourdan dans le Marquis qu'il a déjà joué sur notre scène, et enfin Mercier qui a obtenu un très vif succès dans le rôle du père Gaspard, qu'il a joué en artiste consciencieux, ce qui malheureusement ne lui arrive pas toujours.

M. Minart qui chantait Grenicheux a montré qu'il a de la voix, mais aussi de mauvais procédés qui produisent le plus mauvais effet.

Lundi, la troupe de comédie reprend possession du Théâtre des Célestins, tandis que l'orchestre va, si le temps le permet, ouvrir la saison des Concerts-Bellecour.

Une modification a été faite au tableau de la troupe : M. Demey, notre excellent comique, a résilié son engagement et en a signé un autre avec M. Koning; il va remplacer M. Noblet au Gymnase. C'est M. Dubreuil, un ancien pensionnaire de M. Simon, que nous avons vu au Théâtre-Bellecour, il y a quelques années, qui vient succéder à M. Demey sur notre scène.

**CONFÉRENCE DE M. BURDEAU**

Dimanche, 7 juin, à une heure et demie, une conférence sera faite, au théâtre des Célestins par M. A. Burdeau, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, sous la présidence de M. Munier, sénateur.

L'éminent publiciste du *Globe-Journal* a choisi un sujet tout d'actualité: « La politique de la vie à bon marché. »

L'Harmonie du Rhône prêtera son bienveillant concours à cette fête.

Nous reparlerons, du reste, de cette conférence qui, grâce au talent de M. Burdeau, qui s'occupe depuis si longtemps de toutes les questions d'économie politique, est appelée à un succès certain dans notre ville démocratique.

On peut dès maintenant se procurer des billets aux adresses suivantes :

Au théâtre des Célestins, chez le concierge. 1<sup>er</sup> arrondissement: MM. Allègre, côte des Carmélites, 24; Billard, rue Saint-Marcel, 24; au Cercle de la Solidarité, rue des Capucins. 2<sup>e</sup> arrondissement: MM. Bardin, cours Perrache, 40; Chaumat, rue Childebert, 4. 3<sup>e</sup> arrondissement: MM. Prieur, rue Creuzet, 5; Bœuf, rue de Chartres, 29. 5<sup>e</sup> arrondissement: M. Bernaix, rue Saint-Jean, 4.

**CONCERTS-BELLECOUR**

C'est lundi 1<sup>er</sup> juin que commenceront les concerts du soir, à Bellecour.

Inutile de faire l'éloge de notre vaillant orchestre et de son excellent chef, M. Luigini; il est certain que cette année-ci, comme les années précédentes, les Concerts-Bellecour obtiendront le plus grand succès, si le temps veut bien se mettre de la partie, ce que nous souhaitons de grand cœur.

Le prix des entrées est toujours fixé à 50 centimes les jours ordinaires et à 1 fr. les mardi et vendredi.

Le prix des abonnements est ainsi fixé :

Un demi-mois : 6 fr. pour une personne, 10 fr. pour deux personnes; un mois : 10 fr. pour une personne, 18 fr. pour deux personnes; pour la durée de la saison (du 1<sup>er</sup> juin au 31 août) : 25 fr. pour une personne, 45 fr. pour deux personnes.

On peut s'abonner dès aujourd'hui à la librairie Méra, 15, rue de la République, et, à partir du 1<sup>er</sup> juin, au contrôle des Concerts-Bellecour.

**COURSES DE LYON**

HIPPODROME DU GRAND-CAMP

Les Courses de Lyon auront lieu, cette année-ci, les 21 et 22 juin. Nous publierons le programme complet des courses dont le succès va chaque année en s'affirmant. On cite déjà des engagements de nos meilleures écuries de France.

**CASINO-KURSAAL DE CHARBONNIÈRES**

(SPA FRANÇAIS)

La Saison thermale de Charbonnières est commencée; le Casino a réouvert ses portes. D'agréables et utiles modifications ont été faites de tous côtés. Enfin, un train spécial, partant du Casino à minuit, ramène les visiteurs à Lyon.

**THÉÂTRE GUIGNOL**

PASSAGE DE L'ARGUE

Tous les soirs, à 8 heures, représentation variée, terminée chaque soir par *Mignon*, grande parodie en cinq actes.

POLYTE DU PLATEAU.



La petite M<sup>me</sup> Gustave est tellement vive, que, dans ses moments de colère, elle brise tout dans la maison.

Son mari se plaignait amèrement de cet état de choses à un ami.

— Enfin, mon cher, disait-il, elle est tellement vive et endiablée qu'on la prendrait pour une femme électrique.

— Electrique? mais alors il y a une chose bien simple à faire.

C'est?

— C'est de lui administrer... une pile!

×

Sur le paquebot, de Dieppe à New-Hawen.

Un français à un anglais :

— Voyez, milord, ces hirondelles qui rasant les flots.

— Ah oh yes, je voyais bien les petites hirondelles mais je voyais pas le rasoir.

×

On va exécuter Gamahut.

Au moment de monter sur l'échafaud on lui demande s'il ne désire rien comme dernière grâce?

— J'voudrais apprendre l'italien.

×

M<sup>lle</sup> Cocotte à notre confrère Bertnay.

— Moi, si j'étais à votre place, je voudrais faire un journal vraiment utile : un journal qui ferait mention de tous les jeunes gens qui viennent d'hériter... avec leur nom et leur adresse!

×

Un courtaud de boutique, rue Mercière, offre du ruban à une charmante jeune femme.

— Combien le mètre, demande celle-ci.

— Un baiser!

— Très-bien; apportez-m'en dix mètres, ma grand-mère vous paiera.

×

Toto est en visite chez une de ses petites amies âgée de six ans, qui le promène à travers le logis paternel, abri d'une vieille garde.

— Qu'est-ce que c'est que ce portrait? demande-t-il.

— C'est celui de la maman de papa, répond la petite fille. Elle est morte il y a longtemps, longtemps... Pense donc, je n'étais pas encore au monde... ni papa non plus!

×

On parlait à un marchand de soie, nouvellement revenu de Chine, d'un charmant petit garçon dont on s'accorde généralement à lui décerner la paternité.

— C'est une bonne, c'est une excellente nature, lui disait-on, vous devriez bien le reconnaître!

— Moi, répondit-il, le reconnaître! Mais je verrais la mère que je ne la reconnaîtrais pas!

P. C. C.

Le Gône.

Le Rédacteur-Gérant: FERRIEUX.

Lyon. — IMPRIMERIE NOUVELLE, rue Ferrandière, 52.

**L. BOULANGER**

EDITEUR

83, rue de Rennes, 83, Paris

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

**GÉOGRAPHIE & DES VOYAGES**

COMPRENANT :

la description physique, politique, etc., de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux, renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME :

Dans la 1<sup>re</sup> livraison une carte de la Cochinchine et du Tonkin

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

**VIE FRANÇAISE**

COMPRENANT :

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc.; en général, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France. Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME :

La 1<sup>re</sup> livraison contiendra le portrait de J. Grévy, la 2<sup>me</sup> celui de V. Hugo, d'après Bonnet.

**Couveuses Artificielles**

Plus d'eau à réchauffer, plus de lampes, ni thermo-siphons, plus d'extincteurs!!!

DERNIERS PERFECTIONNEMENTS

**ROULLIER, & ARNOULT**

à GAMBIAIS (Saône-et-Loire)  
et 7, galerie Vivienne, Paris

Envoi franco du Catalogue illustré. Ecrire à Gambais.



**LOTÉRIE DES ARTISTES MUSICIENS**

GROS LOT: 100.000

Second et dernier Tirage

Jeu 30 Juillet prochain

246 autres Lots de :  
50.000f, 25.000f,  
10.000f, 5.000f,  
1.000f, 500f, 100f.

Le montant des Lots est déposé à la Banque de France

DERNIERS BILLETS: UN FRANC

Adresser sans retard espèces, Chèques ou Mandats-poste à M. Ernest DÉTÉ, Secrétaire général, Directeur de la loterie, 18, Rue Grange-Batelière, PARIS.

TRAVAUX DE LUXE ADMINISTRATIFS COMMERCIAUX

TITRES D'OBLIGATIONS JOURNAUX Labours

ASSOCIATION SYNDICALE Des Ouvriers typographes

**IMPRIMERIE NOUVELLE**

52, Rue Ferrandière, 52

Mémoires REGISTRES LIVRETS DE SOCIÉTÉ

Thèses AFFICHES LETTRES DE DÉCÈS

LYON

ON TROUVE à la pharmacie des Terreaux :

Sachet préservatif du choléra ..... 1 f.  
Vinaigre phénique, toilette ..... 0 75  
Acide phénique parfumé ..... 0 75  
Phénol parfumé ..... 0 75

**BANQUE GÉNÉRALE DE LYON**

8 et 10, rue de la Bourse

SOCIÉTÉ ANONYME. Capital : 4,750,000 fr.

La banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables  
A vue ..... 2 0/0  
A CINQ jours de vue ..... 3 0/0  
A six mois ..... 4 1/2 0/0  
A un an et au-dessus ..... 5 0/0

Escompte. — Encaissement  
Achat et vente de valeurs, Coupons  
Renseignements. Emissions

**PEIGNES OBERT**

Chez les Coiffeurs et Parfumeurs

**AU CHINOIS**

PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence  
50 pour 100 de rabais  
depuis 18 centimes le rouleau  
Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier  
et la rue Dubois.

SPÉCIALITÉ

DE

**Plissés et Plis crevés**

POUR TAILLEUSES

Faits à la main avec baguettes

Ne se déformant pas comme les Plissés à la machine et aux mêmes prix. — Régularité parfaite. — Plissés et Plis crevés jusqu'à un mètre de hauteur.

M<sup>me</sup> GUICHARD-PEYTER

Rue S<sup>te</sup>-Catherine, 15

LYON-TERRAUX